

EVA CL

TU N'OUBLIERAS
PAS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

QUENTIN BAUNE	FRANÇOISE LOPEZ
NOLWENN BIDAN	MAGALI MARCAURELLE
JOANA CAMPOS	MYRIAM MARCAURELLE
PIERRE CAUSSE	TANGUY MARCAURELLE
LÉONIE CHARI	JACQUELINE MÉTROT
GÉRARD FAIN	REINE POULIQUEN
JULIE FICHOT	BAHIDJA RYHANA
MALWENN GAUTHIER	AGATHE SARIOGLAN
LAURENCE GRANDPRE	BERTRAND SIMON
PAULETTE JOLY FLAMAND	CARINE SIMON.
GEORGES KHALIL	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523619

Dépôt légal : décembre 2025

*À toi qui rêves de ton futur pendant que les autres l'observent
de l'extérieur.*

NOTE DE L'AUTEUR

Avant d'entrer dans cette histoire, je tiens à préciser une chose importante : je ne cautionne en aucun cas les scènes difficiles qui y sont évoquées.

Certaines situations décrites peuvent contenir des éléments sensibles tels que le viol et l'inceste, et leur présence n'a pas pour but de les banaliser ni de les encourager. Au contraire, j'ai pour objectif de vous refroidir, et de vous signaler que ces situations ne sont pas normales si vous les subissez.

Tous les personnages ont tous une part de négatif comme de positif.

Si vous ressentez le besoin de faire une pause dans votre lecture, n'hésitez pas à le faire. Prenez soin de vous, avant tout.

Besoin de parler, d'aide ou de soutien ?

- **3919** : Violence Femmes Info (appel gratuit, anonyme, disponible 24 h/24 et 7j/7).
- **119** : Allô Enfance en Danger.

CHAPITRE 1

La promesse

L'enfance scelle parfois des pactes que la vie entière cherche à comprendre.

Cette journée n'était pas comme les autres.

À Moscou, l'air avait ce goût métallique de l'hiver qui s'installe trop tôt. Le vent mordait les joues, faisait danser les feuilles mortes autour du vieux banc bleu du parc. Deux petites filles y étaient assises, les jambes pendantes, les doigts noués dans un silence plus fort que mille mots.

L'une, blonde, avait les cheveux lumineux comme un matin gelé, les yeux un peu fuyants. Une fille solaire. L'autre, brune, le regard sombre, déjà chargé d'un poids trop grand pour son âge. Ses lèvres étaient gercées par le froid. Une fille malheureuse dont personne ne devrait vivre ça à son petit âge.

Chiara fouilla dans la poche de sa veste noire. Elle en sortit un petit porte-clés en forme d'ourson brun, usé sur les bords, mais encore doux. Elle le tendit à Luna sans un mot.

La brune cligna des yeux, les doigts gelés. Elle savait que ce jour était différent. Elles n'avaient même pas glissé sur le toboggan bleu comme elles avaient l'habitude de le faire. Le parc était plus silencieux que d'habitude.

— Pourquoi tu me donnes ça ? murmura-t-elle, la voix tremblante.

— Pour que tu te souviennes de moi.

— Pourquoi ?

— À dans dix ans. Mais sois forte, dit Chiara avec un sourire.

Les yeux de Luna se remplirent. Une larme coula sur sa joue rougie par le froid. Elle agrippa le porte-clés comme un trésor. Chiara essuya la larme d'un geste tendre, avec le manche de sa veste.

— Où vas-tu ? souffla Luna, presque inaudible.

Mais Chiara ne répondit pas. Elle trotta déjà vers les trois silhouettes au bout de l'allée : un homme élégant, une femme pressée, un garçon un peu plus grand. Sa famille.

Luna se leva d'un bond, le cœur battant trop fort.

Elle l'enviait pour la première fois d'avoir une famille parfaite.

Mais c'était trop tard. Chiara avait disparu. Les silhouettes aussi.

La morsure de l'air devient plus vive. La tête de Luna tourna, ses mains tremblaient.

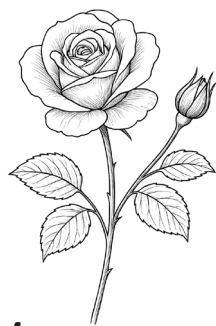
Elle vacilla, ses genoux fléchirent.

Et elle s'évanouit dans le parc.

Ne restait d'elle qu'un petit ourson brun, tombé dans la neige fine, et ce silence qui n'avait jamais été aussi froid.

ACTE I

*Ce qu'on croit avoir
oublié*



CHAPITRE 1

Exil sous la neige

Parfois, fuir n'est pas une faiblesse, mais la première forme de résistance.

LUNA

Dix ans plus tard à Moscou

Depuis, mon père et mon frère me frappent, me touchent, me font subir les pires choses depuis que ma mère est partie, sans rien me dire, du jour au lendemain. J'en souviens encore, c'était à l'hôpital. Je venais à peine de me réveiller de ce long sommeil. Elle m'a regardé, et annoncé que le devoir l'appelait en Italie. *Je l'ai haïe*. Au fond, on aime sa mère. Une famille, on ne la choisit pas, on la subit.

Je cherche la raison de ce rêve étrange où j'aperçois une ombre qui me supplie de me réveiller, j'oublie à l'instant que j'ouvre mes yeux. Tout ce que je sais, l'ombre revient chaque nuit. Le bruit de la pluie et des orages se fait entendre au loin.

Un cri m'échappe.

Je me redresse d'un coup, haletante, le cœur au bord des lèvres. Mon visage dégouline.

Dans l'ombre glacée de ma chambre, il est là, assis sur la vieille chaise en bois adossée au mur. Stanislav. Mon grand frère. Mon saboteur. Il est grand comme les hommes russes qu'on voit dans la rue. On se ressemble sauf que contrairement à lui, j'ai les yeux bleus.

Les coudes sur les genoux, un sourire en coin. Ses yeux verts brillent, comme un prédateur.

— Bien dormi, sœurlette ?

Sa voix est lente, moqueuse. Presque douce.

— Comme d'habitude, je me suis amusé, continue-t-il.

Mais elle me coupe comme une lame.

Je ne réponds pas. Je serre la couverture contre moi quand je me rends compte que je suis nue en baissant la tête. Je voudrais disparaître. Être ailleurs. N'être *personne*. Me *suicider* à l'aide d'un bout de miroir. C'est pas ce qui manque ici. Je me vois partout.

— Encore une fois, tu étais toute mouillée telle une *cyka*.

Je ne suis pas une *chienne*. Il se lève enfin, s'étire comme si la nuit avait été longue pour lui aussi. La lumière de la table basse laisse apparaître ses tatouages sur son cou. C'est récent, hier, il n'avait pas cette phrase qui me vie et cette race de chat sans poil.

— T'aimes bien ? En pointant la phrase tatouée.

— Que c'est décrit ? bégayai-je d'une voix alarmante.

Il s'approche lentement.

— She doesn't sleep

Mes yeux trahirent son trouble face à la traduction.

— Tu ne dors jamais, car tu as peur de me voir dans tes nuits les plus sombres.

J'ai peur.

Puis il quitte la pièce sans un mot de plus. La porte claque. Des larmes coulent.

Le silence retombe, lourd comme la neige derrière la vitre. C'est la première fois que je pleure pour l'atrocité des choses faites par lui. Pourtant j'en ai l'habitude depuis le départ de maman.

Je reste figée. J'ai vingt ans, mais mon corps est celui d'une enfant violée et terrorisée.

Je dors à peine. Des nuits en morceaux, faites de sueurs froides et de peurs rampantes. Et toujours ces odeurs : alcool, cuir, tabac froid, qui collent aux murs, aux draps, à ma peau. Je décide de prendre les devants et de me lever avec difficulté.

Mon regard glisse vers le miroir fendu de la salle de bain. Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas réussi à me tailler les veines quand j'ai brisé mon reflet. Je serre mes poings jusqu'à ce que mes phalanges blanchissent. J'y vois un visage blafard, des yeux cernés, une bouche absente.

Je détourne mes yeux bleus. Ma trousse de make-up me supplie de l'utiliser.

— Après ma douche, promis, je m'encourage.

Une porte claque au loin. Des voix. Mon père, encore ivre. Stanislav rit. Ce son me fait vriller. Celui-ci lui raconte comment s'est déroulée la nuit dans les moindres détails. Cela me répugne. Je me retiens de vomir. Je me recroqueville sous l'eau chaude de la douche, jusqu'à ne plus faire de bruit. Jusqu'à ne plus exister.

Mais aujourd'hui, quelque chose change. L'atmosphère de la maison a changé.

La porte de ma chambre s'ouvre brusquement. *Dieu merci, je suis vêtue.* Cela ne m'empêche pas de sursauter. Mon père entre, titubant légèrement, l'haleine lourde d'alcool. Je place une main devant ma bouche pour retenir mes nausées. Son regard est dur, vide, menaçant.

— Tvoja mat est morte, crache-t-il d'une voix rauque.

Comment se fait-il que ma mère...

Plusieurs questions défilent dans ma tête. *L'ont-ils tuée derrière mon dos ? Impossible.* Stanislav n'a pas pu tuer sa mère. *Il l'affectionne tellement,* pense.

— Tu n'es plus la bienvenue ici. Tu dégages ce soir, ou Stanislav et moi, on s'occupe de ton cas, sourit-il. Je suppose que tu veux rester, petite chienne que tu es...

Je reste figée. Je veux partir sur le champ.

M'offre-t-il une porte de sortie ? Je pense halluciner, mais il l'a prononcé de sa propre bouche – partir signifie m'éloigner d'eux et ne jamais les revoir.

Que faire ?

Sa voix résonne dans la pièce, plus froide que la neige qui tombe dehors.

Je ne dis rien. Je serre contre moi le petit ourson brun posé sur la table. Je sais que je n'ai pas le choix. Il faut que je me casse rapidement.

Sans un mot, je me lève. Je fais ma valise en silence. Le froid me mord les joues dès que je franchis le seuil de la porte.

Mais cette fois, je ne tremble pas. Même quand mon père glisse sa main sur mes fesses. Stanislav échappe un rire jaloux.

Je pars sans hésiter, sans regret.

Je marche d'un pas rapide dans les rues glacées de Moscou, le sac léger sur l'épaule. La pluie s'est transformée en neige. Cela tourbillonne autour de moi, le vent mord les joues rougies. Je guette derrière moi, j'ai comme l'impression de voir une ombre qui me suit.



L'aéroport est bondé, bruyant, impersonnel.

Je me fonds dans la foule, les regards passent sans s'attarder. Je me sens observer de nouveau. *Par qui ?* Je l'ignore.

Je n'ai plus rien à attendre ici.

Je m'installe dans la salle d'embarquement, serre l'ourson contre moi. J'ignore cette sensation désagréable.

Les minutes s'étirent, puis deviennent des heures.